

TU VAS VOIR, CIUDAD LUNAR et LA SELVA CINE PRÉSENTENT



ABRAZO DU MEILLEUR FILM
BIARRITZ 2022
Festival du cinéma latino-américain

LOS REYES DEL MUNDO

UN FILM DE
LAURA MORA

CARLOS ANDRÉS CASTAÑEDA, BRAHIAN ACEVEDO, DAVISON FLOREZ, CRISTIAN CAMPANA, CRISTIAN DAVID, CIUDAD LUNAR et LA SELVA CINE PRÉSENTENT une coproduction IRIS PRODUCTIONS TU VAS VOIR TALPOT STUDIO MER FILMS EN ASSOCIATION AVEC CARACOL TELEVISION DAGO GARCIA PRODUCTIONS EXILE CONTENT
AVEC LE SOUTIEN DE FONDO DE DESARROLLO CINEMATOGRAFICO FOC IBERMEDIA FILMEDELLIN ALCALDIA DE MEBELUN FILM FUND LUXEMBOURG AIDE AUX CINEMAS DU MONDE SORFOND AMBROSIO LEO HEIGLUM ALEXIS RUIZ COORDONATEUR GENERAL CARLOS E GARCIA DIRECTEUR CARLOS E GARCIA MICHELLE COUTTOLENG
MONTAGE SEBASTIAN HERNANDEZ GUSTAVO VASCO CONCEPTION ARTISTIQUE MARCELA GÓMEZ RÉALISÉ PAR LAURA MORA PRODUCEUR GENERAL ANA MARIA ACOSTA DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE DAVID GALLEGO A.D.F.C. PRODUCTEURS ASSOCIÉS DANIELA ABAD MARIA EKERHOVD PAZ LAZARO BITIIZA COJULUN ALEJANDRA BUENOSTRO ISAAC LEE
NANDO VILA COORDONATEUR KATARZYNA OZGA NICOLAS STEIL PILAR PEREDO EDGARDO TENENBAUM GERARD LACROIX REGINA GARCIA SOLORZANO ELISA FERNANDA PIRIB COORDONATEUR LAURA MORA et MARIA CAMILA ARIAS PRÉSENTÉ PAR CIUDAD LUNAR et TALPOT STUDIO MIBLANDA TORRES ZAPATA RÉALISÉ PAR LAURA MORA

COUP DE
CŒUR
CINÉMAS
ART & ESSAI
DE L'AFCAE





ABRAZO DU MEILLEUR FILM
BIARRITZ 2022
Festival du cinéma latino-américain

LOS REYES DEL MUNDO

UN FILM DE LAURA MORA

Colombie - Luxembourg - Mexique - France - Norvège
Durée : 1h51 / Formats : 1.85 - 5.1

AU CINÉMA LE 29 MARS

DISTRIBUTION

REZO FILMS

11, rue des Petites Écuries
75010 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10

RELATIONS PRESSE

Rachel Bouillon
17 bis, rue Cambacérès
75008 Paris
rachel@rb-presse.fr
Tél. : 06 74 14 11 84

MATÉRIEL PRESSE DISPONIBLE SUR WWW.REZOFILMS.COM



SYNOPSIS

Le jeune Rá vit avec ses amis Culebro, Sere, Winny et Nano dans les rues de Medellín. Leur espoir renaît lorsque le gouvernement promet à Rá le droit de récupérer la terre de laquelle sa famille avait été chassée, comme des milliers d'autres Colombiens, par les paramilitaires. La bande de copains se met donc sur la route périlleuse qui mène dans l'arrière-pays. Un voyage palpitant entre aventure et délire commence.



NOTE D'INTENTION DE LA RÉALISATRICE

Le cinéma me permet d'essayer d'établir un dialogue réflexif et poétique avec le monde. Grâce au langage cinématographique, j'ai trouvé le moyen de sonder les émotions et les contradictions humaines, d'interroger ce qui m'inquiète et m'émeut.

MATAR A JESÚS, mon premier film, est né d'une expérience personnelle extrêmement douloureuse : l'assassinat de mon père en 2002. Ce fut une expérience cathartique libératrice qui m'a permis de continuer à creuser depuis, d'autres points de vue, des sujets autour de la violence. Mon point de vue et ma relation au monde sont sans aucun doute liés et altérés par le fait d'être née dans un pays aussi particulier que la Colombie, où la beauté et la violence semblent se confondre.

Depuis des années, les images de jeunes garçons des rues qui sillonnent le pays en semant chaos et anarchie, passant par un fleuve comme le Cauca, m'ont habitée dans une sorte de fascination inquiète avec cette jeunesse démunie et le paysage hostile du Bajo Cauca que j'ai parcouru des milliers de fois.

Petite, lors de ces trajets en voiture où nous traversons les montagnes, ce n'était pas le fait d'arriver jusqu'à la côte que j'attendais avec le plus d'impatience ; c'était cet étrange et violent changement entre Medellin et Cauca qui me faisait me coller le visage à la vitre de la voiture. Je m'en souviens très précisément.

Petit à petit, au fil du temps, ces images se sont entremêlées et ces jeunes garçons traversant le Cauca construisirent leur propre logique et leur propre monde.

En faisant le casting d'acteurs non professionnels pour MATAR A JESÚS, je me suis rendu compte que parmi les 90 garçons auditionnés (la plupart venant de la rue), tous partageaient un terrible sentiment d'exclusion et la certitude de n'avoir aucun futur. Néanmoins, comme une profonde contradiction, ils débordaient de vie et de rêves délirants toujours liés au même désir : l'obsession de se faire une place dans le monde.

Après le tournage de MATAR A JESÚS, j'ai entrepris un voyage vers la côte pour voir la mer. Et en arrivant dans la ville de Ventanas, où la cordillère est plongée en permanence dans un nuage qui semble ne jamais s'éloigner, j'ai sombré dans un profond mutisme. J'ai cessé de parler à mon compagnon de voyage, et j'ai vu ces garçons qui portaient à présent le visage de ces 90 garçons rencontrés pendant le casting. Je les ai vus traverser ce paysage, émerveillés, à la recherche d'une place dans ce monde. Des images puissantes me sont apparues. Quelques heures plus tard, sans dire un mot, je me suis arrêtée, j'ai sorti mon carnet et j'ai écrit les premières notes de cette histoire : « Nous sommes les rois du monde ».

De là sont apparues des questions que je m'étais toujours posées sur la violence liée à la possession de la terre, symboliquement et historiquement. Le point névralgique du conflit en Colombie

est précisément celui-ci : un peuple dépossédé de ses terres par des propriétaires terriens. Des grandes élites et des groupes armés qui forment la base d'une société extrêmement inégalitaire. C'est pour cette raison que l'idée d'un groupe de cinq enfants des rues, que la société a toujours exclus et dont le désir le plus cher est de réclamer une place dans le monde où être libres et en sécurité, me semblait une manière de traiter l'histoire de cette violence et de rendre hommage à l'énergie de ce groupe de dépossédés. Une façon poétique pour eux de se venger du monde qui les a affectés si durement. Revendiquer ce qui est à soi, sa terre, est à la fois l'acte le plus politique, le plus rebelle et le plus honnête.

Nous avons contribué à bâtir un monde qui continue de repousser les gens à la marge. Une structure de classes qui se rétrécit de plus en plus, où le capitalisme est devenu une forme de société violente très attirante et à laquelle de moins en moins de personnes ont accès.

Et pourtant, l'être humain trouve toujours le moyen de nouer des relations amoureuses et amicales. Quand il est chassé du cadre, la solidarité et l'idée de liberté se mettent à pousser au fond de lui, de manière simple, au plus intime. Apparaît alors ce bourgeon d'idéal romantique qui nous pousse à réclamer ce qui nous a toujours été refusé.

En tant que femme, je suis profondément fascinée par l'exploration cinématographique de ces comportements le plus souvent liés à une masculinité

brute qui condamne un homme dès sa naissance à devoir être violent. Je suis fascinée par ce besoin de conquête territoriale, mais aussi par les liens qui unissent ces jeunes hommes, leur affection, leur rage et leurs frustrations, comment ils tentent de s'entraider entre frères quand la présence féminine semble si lointaine.

Au cours de leur périple, quittant la ville pour traverser la cordillère afin d'atteindre leur terre « promise », accompagnés par la beauté de ce paysage tant disputé, suivant la noble obsession de Rá, le personnage principal de notre histoire, ils découvriront que la seule terre qu'ils pourront conquérir est celle de l'imagination, de l'affection et des rêves. Le territoire de l'âme. Ils découvriront que l'idée de poursuivre leur quête, à mesure que le groupe se délite et disparaît, est une façon d'honorer ceux qui ne sont plus là.

Je songe à ces rois sans royaume, à ce voyage vers le néant où tout est possible, au cours duquel ils découvriront la sagesse auprès d'un paysan, la chaleur des femmes au milieu de nulle-part, mais aussi la brutalité des hommes qui se sont appropriés des terres confisquées, ainsi que la mort comme façon d'atteindre une certaine dignité. À travers tout cela émane l'histoire de ce territoire, qui tente toujours de comprendre sa propre nature et de construire son identité.

J'ai gardé contact avec plusieurs jeunes garçons rencontrés lors de ce casting, en particulier avec Rá. Une relation de profonde amitié s'est construite entre nous. Nos interminables conversations pleines de franchise et la certitude que chaque rencontre puisse être la dernière ont, d'une certaine façon, inspiré cette histoire.

Laura Mora



ENTRETIEN AVEC LAURA MORA

Vous avez choisi de tourner dans la région du Bajo Cauca, réputée dangereuse ? Pourquoi ce choix ?

Je ne sais pas combien de personnes m'ont dit que je ne pourrais pas tourner à Bajo Cauca, mais je n'ai jamais abandonné. C'était peut-être le premier acte politique de ce film. Prouver qu'il ne devrait pas y avoir de territoires interdits, qu'il ne devrait pas être impossible à quiconque de connaître la beauté, c'est aussi un acte de résistance. Et confirmant que d'une certaine manière, le pouvoir des violents réside aussi dans leur construction de la rumeur même de la violence, en créant tellement de peur qu'elle empêche le contact avec le territoire.

Nous avons tourné dans les villes d'Antioquia de Santa Rosa de Osos, Yarumal, Ventanas, Puerto Valdivia, Cauca, Nechi, où nous avons dû surmonter des glissements de terrain et le débordement de la rivière Cauca, la deuxième plus grande rivière de Colombie. Et également dans les rues du centre-ville de Medellín avec la participation de travailleuses du sexe, et de retraités.

La violence est omniprésente dans votre film. Vos comédiens ont-ils apporté leur propre expérience de la violence pour jouer leurs personnages ?

Les jeunes acteurs de mon film avaient entre 15 et 22 ans et n'avaient aucune expérience. Pourtant ils apportent avec eux leur vérité, leurs vécus,



leurs rapports à la violence, et ils mettent tout leur charisme et leur beauté au service de leurs personnages,

J'ai le sentiment que l'histoire, en particulier l'histoire de la Colombie, nous a montré que la violence est une sorte d'héritage masculin, inhérent aux hommes.

C'est difficile, surtout pour les jeunes de certains milieux. Au final, ils ont tous vécu cette guerre. Une bande de jeunes gamins démunis, combattant et défendant leurs intérêts face à des hommes puissants.

Masculinité et violence... Comment avez-vous travaillé ces thèmes avec vos personnages ?

J'ai aussi abordé la reconnaissance des émotions, de la tendresse, de la fraternité dans cet univers masculin. On dit aux hommes qu'ils doivent prendre les gens et les choses par la force. Pour être un homme, ils doivent conquérir un coin de rue ou déplacer des villages entiers, être le patron, prouver constamment leur pouvoir. Cela fait partie de ce que nous considérons comme la masculinité en Colombie.

Et puis d'un coup, ces mecs rompent un peu avec ça, s'embrassent, se montrent du soutien, de l'affection ; ils peuvent penser collectivement, mais ils se battent tout aussi facilement. J'ai l'impression que le conflit est toujours là, inévitable ; il leur est difficile de se remettre de tout ce qu'ils ont vu et appris dans leur vie. Et se battent avec eux-mêmes.

Comment avez-vous réussi à gagner la confiance de ce groupe de jeunes hommes et jeunes garçons et à établir une relation aussi proche ?

Il est difficile de gagner leur confiance, surtout dans un pays où elle a été constamment ébranlée, elle nécessite une constante attention. La société a tellement laissé tomber ces enfants, même avant leur naissance, qu'ils ne font confiance à personne. Et pourquoi le devraient-ils ? C'est pourquoi il faut s'engager sans cesse, tenir parole, ne pas échouer.

Je ne peux pas, et ce serait irresponsable de ma part de prétendre que l'expérience de faire un film puisse changer la réalité de n'importe qui. La vie et la réalité sociale dans notre pays sont trop complexes. Je ne peux et ne veux pas apparaître comme une sauveuse. Cela me semblerait présomptueux de toute façon.

J'ai donc été très honnête avec eux à propos de tout cela. Je suis sûre que l'expérience sera inoubliable pour nous tous et j'espère qu'elle sera inspirante, mais je ne peux pas garantir qu'elle changera leurs réalités. Et cette honnêteté renforce la confiance.

Tout ce que je peux leur garantir, c'est qu'ils savent qu'ils ont une amie qu'ils peuvent appeler. Je ne pourrais peut-être pas résoudre leurs problèmes, mais je serai là pour eux, je les écouterai, je célébrerai leurs victoires, je leur ferai un câlin. C'est tout ce que je peux humainement offrir. Et pour moi, avoir un autre ami dans la vie est très précieux, ça me fait me sentir un peu moins seule.

Pouvez-vous nous parler de ce grand voyage dans LOS REYES DEL MUNDO ?

Dans l'histoire colombienne, on nous a raconté comment les gens, des villages ont été déplacés. Au contraire, dans LOS REYES DEL MUNDO, je voulais raconter une histoire de retour, de la recherche d'un endroit où on serait en sécurité. C'est une aventure très romantique, la recherche d'une « Terre promise », de rêver de la possibilité de la justice, de croire que peut-être notre État perpétuellement absent pourrait enfin tenir une promesse. J'ai l'impression qu'au fond de nous, nous cherchons tous un endroit où nous nous sentons en sécurité, où nous pouvons être libres.

Le film traite de nombreux concepts différents, à la fois le sentiment d'appartenance, le territoire et l'affection. Comment les avez-vous liés ?

Lors du casting de MATAR A JESÚS, mon premier film, les garçons ont été interrogés sur leur plus



grand désir et une réponse revenait sans cesse : avoir un lieu à eux symbolique ou physique, un endroit où personne ne les dérangerait. Cela a attiré mon attention. Comment quelque chose que nous tenons pour acquis devient-il impossible pour une société ou pour certains individus ? Ainsi, LOS REYES DEL MUNDO est basé sur la recherche de ce lieu symbolique et physique où l'on peut être libre.

Ces désirs, exprimés par ces jeunes, semblaient avoir trouvé un écho à mes questions sur la dépossession des terres en Colombie, sur tous ceux qui ont perdu une place dans le monde à cause de la violence, et sur l'appareil judiciaire qui n'a pas réussi à les soutenir dans leur demande de justice.

Dans la recherche de la « Terre promise » proposée dans le film, ces cinq garçons rencontrent d'autres personnages vivant également en marge, eux aussi abandonnés par l'État et marqués par la violence, et qui deviennent de petites "îles" qui les accueillent, qui habitent la frontière entre réel et

imaginaire, où nos protagonistes trouvent un peu d'affection, quelque chose en ruine qui contient dignité et beauté. J'ai l'impression que ce film est mon ode à la beauté que je trouve dans l'exclusion, la marge, dans ce paysage battu, cette résistance que je trouve dans ces lieux et ces gens à la périphérie.

Vous vous définissez comme très « contrôlante ». Comment cela s'est-il passé compte tenu du casting et des conditions de tournage ?

Quand j'ai commencé à travailler avec le directeur de la photographie David Gallego, c'est une des premières choses qui s'est imposée à moi : c'est un film où on ne peut pas tout contrôler. Le résultat est que certaines scènes se sont avérées totalement différentes de ce que nous avions imaginé.

Dans l'ensemble, ce film est peut-être la chose la plus extrême que j'aie jamais faite.



BIOGRAPHIE LAURA MORA

Laura est née à Medellin, où elle réside actuellement. Réalisatrice et scénariste, diplômée à l'Université RMIT de Melbourne, son premier long métrage, MATAR A JESÚS, est présenté à Toronto et San Sebastian en 2017 (mention spéciale dans la section New Directors). Le film a été sélectionné dans plus de 30 festivals et obtenu plus de vingt prix. Son deuxième long métrage, LOS REYES DEL MUNDO a reçu la Concha de Oro au Festival international du film de San Sebastian et l'Abrazo du meilleur film au Festival de Biarritz Amérique Latine.

LISTE ARTISTIQUE

Rá	CARLOS ANDRES CASTAÑEDA
Winny	BRAHIAN ESTIVEN ACEVEDO
Sere	DAVISON FLOREZ
Nano	CRISTIAN CAMPAÑA
Culebro	CRISTIAN DAVID

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	LAURA MORA
Scénario	LAURA MORA ET MARÍA CAMILA ARIAS
Direction de la photographie	DAVID GALLEGO A.D.F.C.
Musique	LEO HEIBLUM, ALEXIS RUIZ
Mixage	CARLOS E. GARCÍA, MICHELLE COUTTOLENC
Montage	SEBASTIÁN HERNÁNDEZ, GUSTAVO VASCO
Conception artistique	MARCELA GÓMEZ
Chef décorateur	DANIEL RINCÓN
Conception costumes	ANA MARÍA ACOSTA
Production déléguée	CRISTINA GALLEGO ET MIRLANDA TORRES ZAPATA
Coproducteurs	KATARZYNA OZGA, NICOLAS STEIL, PILAR PEREDO, EDGARD TENEMBAUM, GÉRARD LACROIX, REGINA GARCÍA SOLÓRZANO, ELISA FERNANDA PIRIR
Producteurs associés	DANIELA ABAD, MARIA EKERHOVD, PAZ LÁZARO, BIINIZA COJULUN, ALEJANDRA BUENROSTRO, ISAAC LEE, NANDO VILA
Une coproduction	IRIS PRODUCTIONS, TU VAS VOIR, TALIPOT STUDIO, MERFILMS
En association avec	CARACOL TELEVISIÓN, DAGO GARCÍA PRODUCCIONES, EXILE CONTENT
Avec le soutien de	FONDO DE DESARROLLO CINEMATOGRAFICO - FDC, IBERMEDIA, FILMEDELLIN, ALCALDÍA DE MEDELLÍN, FILM FUND LUXEMBOURG, SORFOND, AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE
Avec le parrainage de	UNIMEDELLIN ET EAFIT
Ventes Internationales	FILM FACTORY ENTERTAINMENT
Distribution France	REZO FILMS